

1

Elle s'était rendue, trotte menu, vers l'église où l'attendaient ses tâches quotidiennes : faire ses dévotions à la Sainte Vierge, s'assurer que nul papier sale ne traîne entre les travées, changer l'eau croupie des fleurs, vérifier que le bénitier ne soit pas vide et enfin inspecter le confessionnal à l'intérieur duquel elle avait découvert la semaine précédente « une chose, monsieur l'inspecteur, qui sert à faire des choses... mon Dieu, des choses... » Elle ne se rappelait plus le nom de la chose, Léopoldine. S'en serait-elle souvenue qu'elle n'aurait pas osé le prononcer. Mais le gendarme rigolard qui se tenait face à elle n'avait pas les mêmes pudeurs de langage : « Une capote anglaise ? avait-il suggéré. Ou peut-être un préservatif ? Ou encore un cache-popaul ? »

Léopoldine avait frémi : chacun des trois noms qualifiant la « chose » l'avait atteinte au tréfonds de son être, là où se dissimulaient les diabolins qu'elle

croyait avoir définitivement chassés. Elle avait réussi jusqu'alors à oublier qu'elle aussi, quelque quarante années plus tôt, avait utilisé cette « chose » pour faire d'autres « choses ». Mais c'était tellement loin, tout ça... Séduite et abandonnée à dix-neuf ans, elle avait pleuré longtemps avant de trouver consolation auprès de la Vierge Marie à laquelle elle vouait, depuis, un culte qui ne s'était jamais démenti. Et l'infâme vocabulaire de cet argousin en gros sabots avait réveillé ce moment lointain au cours duquel elle avait découvert l'utilisation de la « chose ». Mais qu'on ait pu s'en servir dans un confessionnal la révoltait.

— Reprenons, avait enchaîné le ventripotent gendarme Schmitterlin, peu soucieux de ménager les pudeurs diverses de Léopoldine. Vous avez donc trouvé une capote dans le confessionnal la semaine dernière. Mais ce matin vous y avez trouvé un cadavre. Et ça, c'est autre chose !

— Oui, monsieur l'inspecteur...

— Je ne suis pas inspecteur, vous le savez bien, je suis brigadier de gendarmerie, c'est-à-dire sous-officier. Vous devriez le savoir, depuis le temps, *nunnda-buckel*!... C'est quand même autre chose !

— Mais, mais, mais... répondit Léopoldine à laquelle la rudesse gendarmesque avait fait perdre ses moyens.

— Eh oui, c'est autre chose, dit encore le gendarme qui aimait décidément se répéter, persuadé d'avoir

1 Nom d'un chien.

trouvé la litote idéale pour exprimer la supériorité du statut de gendarme sur la fonction de policier. Mais revenons à nos moutons : arrêtez de bêler et dites-moi à quelle heure vous êtes arrivée à l'église.

Très satisfait de sa trouvaille langagière, il extirpa de sa poche un petit carnet et se mit à suçoter un crayon comme il l'avait vu faire à Columbo : Léopoldine ne manquerait pas d'en être fortement impressionnée.

Mais Léopoldine, qui ne regardait sur sa télé que les infos de Jean-Pierre Pernaut, *The Voice*, les retransmissions de matches de foot et parfois *C dans l'air*, resta totalement imperméable à la pose du gendarme. Reprenant peu à peu ses esprits, elle explora sa mémoire et, au bout de quelques secondes, énonça triomphalement :

— Sept heures une.

— Ben ça alors, c'est précis.

Et comme il avait sa conception personnelle de l'humour, il ajouta :

— Vous avez avalé une horloge ?

— Je sortais du cimetière lorsque j'ai entendu sonner sept heures au clocher. Et le cimetière est à quelques mètres de l'église.

— Sept heures ? Vous avez compté les coups ?

— Pas besoin de compter. Le jour venait à peine de se lever. Il était donc sept heures.

— Et allez donc ! Comment vous savez ça, vous ?

— Parce que nous sommes le 14 avril et que le 14 avril, le soleil se lève à six heures quarante-cinq...

Et comme le gendarme commençait à l'énerver, Léopoldine ajouta :

— ... monsieur l'inspecteur.

Par là, elle entendait signifier au sbire qui l'interrogeait : « C'est pas parce que je suis une grenouille de bénitier qu'il faut me prendre pour une conne. »

Schmitterlin sursauta sous l'outrage, mais décida de l'ignorer. Elle ne perdrait rien pour attendre, la vieille bique ! Il enchaîna :

— Et alors, vous avez fait quoi ?

— Comme tous les jours, j'ai prié la Sainte Vierge.

— Combien de temps ?

— Le temps d'un rosaire.

Le terme n'évoquait rien à Schmitterlin qui, vingt années plus tôt, résolument fermé aux pâteux sermons du curé, passait les heures de catéchisme à dessiner sur son cahier, avec une précision qui faisait l'admiration des autres garnements, des femmes nues aux formes abondantes et à la foisonnante pilosité. S'il n'ignorait rien des mystères de l'anatomie féminine, il préféra cacher à Léopoldine sa méconnaissance des mystères de la religion.

— Oui, et après ?

— Après, j'ai nettoyé l'église. Et c'est là que j'ai découvert le...

— ... le cadavre ? Le mort ?

— Le Weberlé.

Car c'était bien Joseph Weberlé, le vigneron le plus riche, le plus opulent d'Oberwihrrheim, dont le corps gisait dans le confessionnal. Celui qui suscitait

l'envie de bon nombre de ses collègues vigneron, qui s'était fait construire une demeure néogothique avec une tourelle crénelée faisant bérer les touristes et rigoler les cigognes, et dont les bouteilles de vin d'Alsace certifié bio s'exportaient jusqu'en Chine. Premier adjoint au maire, membre du Rotary et de la confrérie Saint-Étienne, de surcroît. Bref, un personnage considérable dont les journaux du coin, *L'Alsace* et *Les Dernières Nouvelles*, ainsi que les édiles locaux, n'allaient pas manquer de célébrer les nombreux mérites après s'être interrogés sur les causes de sa « tragique disparition ». Peut-être même les télévisions, les radios et les grands journaux parisiens allaient-ils envoyer à Oberwihnheim quelques-uns de leurs folliculaires rebaptisés « envoyés spéciaux ». Le Weberlé était un cadavre qu'il fallait donc prendre avec des pincettes.

Mais qu'allait donc faire Joseph Weberlé dans ce confessionnal ? se demanda le brigadier.

— Avez-vous une idée pour laquelle... dont... au sujet... Euh, savez-vous pourquoi il était là ?

— Et pourquoi je le saurais ? Je ne suis pas chargée de contrôler ce que font les gens. Et je ne surveillais pas Joseph Weberlé, rétorqua Léopoldine qui avait retrouvé tout son allant. Je l'ai trouvé là. Comme vous habitez à côté de l'église, je suis venue vous avertir, c'est tout.

Un connaisseur en figures de rhétorique eût pu à ce moment précis lui faire remarquer que si le gendarme était un expert en litote, elle-même s'adonnait volontiers à l'antiphrase. En réalité – et nous aurons sans

doute l'occasion d'y revenir –, la surveillance des allées et venues et des us et coutumes de ses concitoyens était, pour Léopoldine, une occupation aussi habituelle que ses dévotions à la mère de Jésus. Son quartier général était le bureau où elle officiait quatre fois par semaine en tant qu'employée de la poste. En même temps que les lettres, recommandées ou non, elle y recueillait les commérages et faisait son miel de toutes les informations confidentielles, potins, ragots et cancans divers. Le soir venu, elle enrichissait ses connaissances en épiant, à travers ses persiennes, les déambulations des villageois noctambules. Elle avait ainsi acquis au cours des années une connaissance quasi encyclopédique de l'âme du village, de ses méandres et de ses circonvolutions. Bref, Léopoldine était dépositaire de la petite histoire d'Oberwïhrheim, l'un des fleurons de la route des vins d'Alsace, et conciliait, sans états d'âme superflus, cette occupation avec ses activités de postière et de punaise de sacristie.

Le brigadier Schmitterlin, qui ne savait comment poursuivre cet interrogatoire et qui par ailleurs ignorait que la vieille fille recelait des trésors d'informations, jugea inutile de continuer. De son côté, Léopoldine n'avait aucune intention de faire profiter ce butor de son savoir et encore moins de ses réflexions. Elle avait aperçu la veille au soir Weberlé, sur le pas de la porte de son rutilant magasin où venaient se ravitailler les touristes, en conversation houleuse avec un inconnu. Elle avait donc hâte de rejoindre le bureau où elle

pourrait recueillir les confidences de quelqu'une de ses clientes ou amies et découvrir quel était l'interlocuteur du défunt vigneron.

— Il faut que j'aille ouvrir la poste. C'est l'heure.

Et sans attendre de réponse, elle se mit à trotter vers la mairie dont l'annexe abritait le bureau de poste.

Le gendarme la regarda partir, l'œil vague et l'esprit embrumé.

Et si je vérifiais s'il est vraiment mort ? se dit-il soudain. Il retourna le corps, constata que le pouls ne battait plus et s'étonna à peine de voir une tuméfaction sur le côté du visage, ainsi que des traces de sang séché. L'idée l'effleura alors qu'il pourrait, tel Columbo, découvrir tout seul l'auteur du meurtre. Car, bien entendu, il ne pouvait s'agir que d'un meurtre. Il s'imagina, répondant aux micros que lui tendaient, avides, les radioreporters : « Alors, brigadier-chef Schmitterlin, dites-nous comment vous avez résolu cette affaire ! » Il répondrait, modeste : « Vous savez, je ne suis que brigadier. Eh bien, voilà... » Un éclair de lucidité traversa néanmoins son esprit et l'arrêta dans sa marche triomphale : « Il faut que je prévienne le chef. » Il empoigna son téléphone :

— Chef, c'est vous, chef ?

— Qui est à l'appareil ?

— Brigadier Schmitterlin, chef. J'ai trouvé un mort dans le confessionnal de l'église d'Oberwahrheim.

— Vous avez trouvé quoi ? Dites, Schmitterlin, vous ne devriez pas boire si tôt le matin...

— J'ai juste bu un petit schnaps avec mon café, chef. Il y a bien un cadavre dans le confessionnal, chef. C'est un meurtre.

— Qui est la victime ?

— Weberlé

— LE Weberlé ?

— Euh... Joseph Weberlé, l'adjoint.

— *Nunndabuckel* !

L'adjudant Ledoux était, selon la terminologie en usage à la gendarmerie, un Français de l'intérieur. Récemment nommé en Alsace, il croyait habile, pour ne pas détonner, d'émailler ses propos de jurons typiquement alsaciens. Ayant jugé *gottvertammi*¹ trop grossier et *gottverteckel*² un peu chochette, il s'était rabattu sur *nunndabuckel* qu'il trouvait tout à fait convenable, et tous les gendarmes de la brigade, d'un seul élan, juraient désormais selon la norme adjudantesque. Lorsqu'il écrasait les pieds de ses subordonnés – ce qui, reconnaissons-le, n'était pas fréquent –, il pensait également qu'il était de bon ton de dire *Hopla*³ ! Moyennant quoi, l'adjudant Ledoux se considérait comme parfaitement assimilé en Alsace.

S'il n'exerçait pas le commandement effectif de la brigade de gendarmerie, il en était l'indispensable moteur et le meilleur enquêteur. Le chef en titre, le commandant Schlumpf, répartissait équitablement son temps en trois activités essentielles : les rela-

1 Dieu me damne.

2 Version édulcorée du précédent.

3 Excusez-moi !

tions professionnelles et de courtoisie avec les autorités civiles, les conférences de presse et les photos sur lesquelles il prenait avantageusement la pose, et la sieste qu'il pratiquait dans le confortable fauteuil de son bureau. Il laissait à ses subordonnés toute liberté de vaquer, de verbaliser et d'enquêter. Aussi l'adjudant ne doutait-il pas un instant que c'est lui qui allait prendre en main la direction de l'enquête sur ce meurtre.

Ayant ainsi exprimé son étonnement et reconnu par là même l'importance de la communication du brigadier, il enfourcha son dada : la procédure.

— Avez-vous gelé les lieux, brigadier ?

— Mande pardon, chef ?

— Les lieux sont-ils dans l'état où vous les avez trouvés ?

— C'est pas des cabinets, chef, c'est un confessionnal.

— *Nunndabuckel*, vous ne comprenez pas ? Vous n'avez touché à rien ?

— J'ai vérifié que Weberlé était bien mort. J'ai retourné le corps pour voir son visage et j'ai pris son pouls.

— On ne vous a donc rien appris à l'école de gendarmerie ? Il ne fallait pas toucher le cadavre, brigadier !

— Et s'il n'avait pas été mort, j'aurais dû le laisser crever ? objecta Schmitterlin avec un certain bon sens.

— Bon, vous ne bougez pas et vous ne laissez personne approcher, répliqua l'adjudant. Il faut que

je prévienne le procureur, le médecin légiste et les services scientifiques à Colmar. Vous nous attendez et, surtout, vous ne prenez plus d'initiatives !

Et la communication s'interrompt.

Schmitterlin jeta un regard de reproche au smartphone d'où ne provenait plus aucun son : un iPhone X qui lui avait coûté la presque totalité de sa solde mensuelle.

— Il me prend pour un imbécile, le chef. Et pourtant, je ne suis pas un imbécile puisque je suis gendarme !